

Mathias Enard

L'Europe a la beauté d'une arme

© Mathias Enard

(Journées Européennes de Littérature 09, Château de Hainfeld, 9.10.2009)

I : la beauté d'une arme

La beauté d'une arme, d'une épée, d'une dague, d'un fusil luisant, l'irrésistible beauté d'une machine à tuer, l'Europe. L'Europe des ruines et des discours, l'Europe des Lumières et de la nuit. La vieille dame cruelle s'offre une deuxième jeunesse ; la mère des nationalismes, des guerres mondiales et de l'exploitation coloniale prend soin de sa silhouette, s'habille de neuf, montre ses jolies jambes. À Barcelone, c'est une belle étudiante tchèque, qui perd sa virginité dans les bras d'un italien fringant ; c'est un jeune français à Berlin, qui urine copieusement dans un canal avant de remonter sur sa bicyclette ; à Lisbonne c'est une professeur irlandaise qui se perd dans le fado et la nostalgie et finit par pleurer seule sur la plage en regardant la mer ; c'est un Allemand à Trieste, qui loge à l'hôtel James Joyce et mange des poissons frits en pensant aux Thurm und Taxis et à Rilke ; À Rhodes c'est une anglaise, sans doute, qui se demande pourquoi il y a une mosquée entre les jambes du colosse disparu. La volonté de la construction européenne semble avoir remplacé le désir de destruction. Les référendums et les traités prolifèrent, les candidatures affluent aux portes de l'Union, qui s'étendra bientôt de l'Atlantique jusqu'aux Balkans, de la Mer Baltique jusqu'à Malte. On nous construit un beau château, cela va sans dire, une magnifique demeure où vivre, travailler et pourquoi pas, écrire des livres. Il est plaisant d'habiter ce château ; il est agréable de regarder, du haut d'un rempart, les vagues de la Méditerranée ou de l'Atlantique en lécher les murailles. Parfois des embarcations de fortune font naufrage et saupoudrent nos plages de cadavres gonflés par l'eau de mer, ce qui est certes désagréable, mais paraît inévitable ; on n'y peut rien ; c'est la rançon du succès. Les tristes corps de ces noyés dérangent, alors on les cache vite. Ils sont entreposés dans un réfrigérateur à Málaga ou à Pantelleria, empilés dans des caisses en métal certifiées UE, jusqu'à ce qu'on les réclame ; on

leur pratique des tests ADN pour être sûrs que la famille marocaine ou tunisienne n'est pas flouée et récupère bien *son* cadavre, et pas celui d'un autre enfant perdu. Certains, subsahariens ou sahéliens sans doute, ne sont réclamés par personne et restent donc congelés là pendant quelques mois jusqu'à expiration du délai de garde, comme pour les objets trouvés : on finit par les enterrer dans une niche sans nom, dans cette terre européenne qu'ils n'auront vue que morts. C'est l'inconvénient du château, dont on ne voudrait pas qu'il soit une forteresse, mais qui le devient malgré lui. Nos hommes politiques se désolent, organisent la défense du territoire en invoquant, à juste titre peut-être, l'argument selon lequel notre jolie étudiante tchèque n'a pas vocation à se faire tringler par toute la misère du monde, ce qui est juste et louable. Que la solution se trouve ailleurs, en jetant par-dessus les murs du château, de l'autre côté de la Méditerranée et jusqu'au Congo, quantité d'experts et d'espèces sonnantes et trébuchantes censés aider les plus pauvres à l'être moins, et donc à les dissuader d'entreprendre le périlleux voyage qui les amène à se noyer dans nos douves, ou, pour les plus chanceux, à alimenter notre économie en travaillant au noir dans une de nos capitales, jusqu'à ce qu'on les découvre et les expulse, qu'ils aillent se faire enterrer ailleurs.

II : l'illusion des frontières culturelles et géographiques

Ce qu'il y a de troublant dans ce récit européen, dans cette belle femme, ce beau château dont aujourd'hui nous déplorons les hauts murs, c'est que nous sommes responsables de sa construction. L'Europe imaginée, la représentation culturelle d'une réalité géographique, sa fabrication est aussi le fait de la littérature et des intellectuels. C'est peut-être parce que, il y a peu, nous nous massacrons entre nous avec tant de passion que, préoccupés d'arrêter l'hécatombe, nos parents ou nos grands-parents s'en remirent à l'idée d'Europe ou d'occident pour se protéger de la violence ; dans le froid intense qui suivit la seconde guerre mondiale, ils s'enroulèrent dans une couverture, crurent à une identité, un modèle commun qui devait s'opposer à l'exclusion nationaliste et aux affrontement meurtriers. Ce modèle, cette protection, est une construction idéologique qui, pour fabriquer le soi, doit créer l'altérité, le non-soi. L'Europe, pour exister, doit nécessairement passer par l'opposition. Avoir des limites non seulement géographiques (un tracé sur une carte) mais que ces limites prennent un sens culturel. L'Europe (même si c'est éminemment discutable) est tentée d'utiliser l'espace de la chrétienté comme un calque qui permettrait de tracer ses frontières « naturelles ». Débarrassés des Juifs d'Europe, qui représentaient en quelque sorte « l'autre en soi », nous ne savons admettre que des « minorités » qui doivent être considérées comme

telles. Une frontière se trace, elle passe en Méditerranée, puis au milieu des Balkans. On oublie facilement que l'Empire ottoman a été une grande puissance européenne, que les Balkans sont en grande partie musulmans ou qu'une dizaine de millions de citoyens d'Europe « du Nord » se disent musulmans. Ce sont peut-être là des généralités. Peut-être. Mais ce n'est peut-être pas un hasard si le pendant de la construction européenne est la montée en puissance de l'Islamisme et de l'islam politique, presque au même rythme : l'Occident (dont l'Europe est le bastion et le promoteur) crée son double, fabrique du ressentiment, de la violence et un « nationalisme religieux » qui cherche à gagner les fruits politiques d'une opposition culturelle. Pour qu'une frontière ait un sens, il faut qu'elle ait deux côtés. Les deux bords se façonnent l'un contre l'autre, ils se voient dans le regard de l'autre, dans la colère et le ressentiment. Le projet d'Union pour la Méditerranée, par exemple, démontre à quel point l'Europe ne sait pas se concevoir autrement que comme une machine à exclure. Ce projet, in fine, ne propose ni plus ni moins que d'aider les pays de la rive sud à fabriquer une autre Union, d'essayer de construire leur propre château au soleil. Bien sûr on leur en fournira les pierres, pour ainsi dire. Unissez-vous, prenez exemple sur l'Europe,

C'est peut-être une coïncidence, mais il y a une anecdote qui, je crois, résume bien ce chemin. On raconte qu'au XII^{ème} et XIII^{ème} siècle, au moment de l'apogée des Royaumes Latins d'Orient, les cavaliers musulmans pratiquaient de temps à autre des incursions en territoire franc, pour le pillage. Les chevaliers des garnisons voisines les poursuivaient toujours. Ce qui semblait très étrange (et avantageux) aux Arabes, c'est que la poursuite durait jusqu'à ce que les pillards dépassent un certain arbre, franchissent un certain ruisseau : les francs arrêtaient alors leurs chevaux et regardaient l'ennemi disparaître. La frontière, pour les royaumes latins, était une réalité matérielle, tangible, une limite ; pour les Arabes, cette limite correspondait à l'endurance du cheval : ce que je peux atteindre, là où je peux parvenir.

L'Europe telle que nous la concevons aujourd'hui applique la méthode des Royaumes Francs ; il serait magnifique qu'elle soit un beau cheval arabe.

Il y a toujours des leçons à retenir de la guerre.

III : sur la piste de Bernhardt et la trace de Sebald

Quelles sont les conséquences de ces généralités pour le champ littéraire ? Comment éviter le piège de l'identité, ou plutôt comment résoudre la question de la position de soi, de

l'appartenance culturelle ou de la langue ? Qu'est-ce que les livres peuvent faire, doivent faire, pour éviter la création d'une culture européenne ou occidentale exclusive, qui se referme sur nous comme un piège, sans pour autant abandonner la localité, l'origine, la particularité de l'endroit où j'écris ? Qu'est-ce que nos livres *font*, réellement, là où il ne semblent que *dire* ?

Thomas Bernhardt répond ainsi, dans une interview célèbre accordée à Asta Scheib en 1986 : *On ne sait jamais qui on est. Ce sont les autres qui nous disent qui nous sommes. Les autres vous disent qui vous êtes, n'est-ce pas? Et comme on vous le répète un million de fois si vous vivez longtemps, à la fin vous ne savez plus du tout qui vous êtes. Tout le monde vous dit quelque chose de différent. Et vous-même vous dites quelque chose de différent à chaque nouvel instant.* Il faut donc reconsidérer notre identité, notre nom, notre position sur la terre comme quelque chose en transformation, en mouvement constant, qui nous amènera, très certainement, de la vie à la mort.

IV: littérature et identité culturelle: un hommage à Josef von Hammer

Une pensée ici pour Josef von Hammer, maître orientaliste et polyglotte qui traduit cette merveille des merveilles qu'est le Divân de Hâfez, et est l'auteur d'une immense histoire de l'Empire Ottoman qui me tient particulièrement à coeur. Qu'il tienne compagnie ici à Thomas Bernhardt, aussi étrange que cela puisse paraître. Accordez-moi le bénéfice du doute et voyons à quel point les littératures dites orientales peuvent parfois rejoindre, précéder ou éclairer nos génies soi-disant européens. Que les murs de ce château nous inspirent et nous rappellent qu'aux XVIème et XVIIème siècles, existait un immense marché de l'écrit qui allait du Bangladesh aux forêts de Bosnie, du Turkestan aujourd'hui chinois jusqu'au lointain Maroc. La circulation des textes et des pensées, certes lente, n'en était pas moins réelle et n'avait rien à envier à l'Europe de l'époque. J'en veux pour preuve les différentes compilations bibliographiques de l'époque ottomane, qui recensent des ouvrages composés de l'autre côté du monde quelques mois après leur écriture, ou les catalogues des bibliothèques de manuscrits que l'habileté des copistes permettait de diffuser d'un bout à l'autre de cet immense espace. L'intellectuel musulman du XVIIème siècle, qui savait souvent deux ou trois langues, l'arabe, le turc et le persan, et pour qui la notion de « langue maternelle » ou de « langue nationale » n'était d'aucun intérêt, circulait souvent, au même titre que ses livres : on trouve, établi à la brillante cour d'Haydarabad du Deccan, au beau milieu de l'Inde, un poète marocain et un autre de Médine ; le Bey d'Alger aimait à s'entourer de poè-

tes persanophones, il savait par cœur une bonne partie du *divân* de Sâ'eb de Tabriz. La question de l'identité, de ce qui se joue dans la définition de soi, dans le terroir, dans le local, dans la nation, comment la résolveaient-ils ? De fait, la mention de l'origine, parfois même d'un obscur village, accompagnait souvent le prénom de l'écrivain et lui tenait lieu de nom de famille. Elle le définissait donc en partie. On disait Sâ'eb de Tabriz, comme on parlait de Muhammad de Hilla ou de Hâfez de Shiraz. Tout ceci constituait un point de départ, mais ne préjugait pas obligatoirement de la destination ou de la langue utilisée par le poète : Bahâ' ed-Dîn du Jabal `Amel au Liban a passé sa vie en Perse et écrit en persan comme en arabe ; Sûdi de Bosnie a commenté, à Istanbul et en persan, les œuvres du poète Saadi de Shiraz.

V : seul le voyage s'oppose au récit identitaire

Mais j'en viens au récit qui pour moi résume le mieux la question de l'identité, de la nation et de la tradition dans un monde global. Je la tire d'une grande compilation d'anecdotes licencieuses intitulée *La sébile du brigand*, rédigée par Lotfi al-Saqlabî, graphomane syrien, à la fin du XIXème siècle. Au chapitre *Des hommes et des voyages*, il nous parle d'Abû Firâs l'inconvenant, qui, un jour où dans un village perdu du Khuzestân on lui demandait d'où il venait et qui il était, répondit ainsi :

« Mon maître le très incorrect Salim Abû Bachir, dernier poète arabe d'Espagne, né à Grenade au début du seizième siècle, peu avant la Grande Expulsion, aimait à raconter l'histoire suivante, entre deux coupes, entre deux luths et deux chanteuses :

« - Je tiens de Abd el Rahman as-Siqili, qui disait l'avoir entendu de la bouche même de son père le vénérable Cheikh Hasan Ibn Rashid, ce récit provenant de Mansour al-Idrissi fils de Mohsen le Dahhâk, dont le père, Abû Mohsen le sage de Constantine, relatait avoir surpris, au cours de ses voyages, au fin fond d'un marché sombre de Cyrtha d'Ifriqiyya, une conversation ayant trait aux temps déjà anciens de Saladin Ayyûb le conquérant de la Sainte Jérusalem, que Dieu le garde, entre le Hajj el Faqih Abdallah al-Shâmi et Fâris Ibn Ahmad al Trabulsi. Al Trabulsi, hors d'haleine, les yeux exorbités, à deux doigts de défaillir, prêt à s'arracher les vêtements en signe de deuil et de contrition, narra cet épisode, au grand étonnement du Hajj Abdallah :

« - La peste soit des littérateurs ! Te souviens-tu, ô grand juriste, du vers obscène d'Ibn Hajjâj, où il était question du Prophète, et qui lui coûta la vie ?

- Bien sûr, comment oublierais-je cette hérésie, que Dieu le maudisse ?

- Et bien, si j'en crois Karim Abû Bâkir d'Alexandrie, il méritait bien d'être condamné, mais en revanche tu le maudis à tort.

- Comment cette contradiction est-elle possible ?

- J'ai vu Abû Bâkir de mes yeux vu jurer qu'il avait écouté attentivement Bashshâr al Halabi lors de sa dernière leçon à la grande mosquée, et qu'il avait expliqué ceci :

« - Peuple, vous maudissez Ibn Hajjâj à tort depuis trop longtemps, et voici pourquoi. On peut lire dans Ibn Mangli l'Égyptien le récit tout à fait authentique de cette affaire, puisqu'il assure l'avoir entendu du jurisconsulte d'Al Azhar Munir al Fasi, qui lui-même le tenait du recteur Ibn Munqiz as-Sa'di, qui lui avait certifié sur le Coran que lorsque Hoseyn Abu Mâjid al Bagdadî s'était présenté devant lui, il était sincère et jurait de bon droit avoir obtenu cette information de Walid al-Kâteb al Maghribi. Walid disait la chose suivante : « j'ai appris de Hishâm ibn Muhammad (qui tenait cette histoire de Isa ibn Isma'il de Basora lui-même, alors que celui-ci était responsable de la garnison) qu'Abu Qabbûs al-Nasrâni était un jour venu voir Ibn Isma'il pour lui annoncer qu'il avait une révélation à lui faire, et le gouverneur l'avait alors interrogé sur ses sources. Abu Qabbûs citait Muhammad ibn Yahya al-Suli, qui citait à son tour Musâ Ibn Ahmad, tous deux respectables et honorés à Bagdad. Musa affirmait que Abû Aun Ahmad Ibn al-Munaggem lui avait révélé qu'au moment du procès d'Ibn Hajjâj, il avait entendu Ibrahim al-Mawsûli certifier devant trois témoins que l'accusateur d'Ibn Hajjâj, qui lui-même tenait ses informations de Hâshem Ibn Abî Waqqâs, Khalîl Ibn Asad, n'aurait pas dû être aussi sûr de lui, car Ubeyd Allah al-Wakîl, qui lui avait transmis le vers incriminé, l'avait appris lui-même de Zubayd Ibn Bakkâr qui le tenait en réalité d'une femme, Um Abbâs bint al Harith ibn Jarîh, sœur de 'Aîsha' bint Maryam seconde épouse d'Ibn Hajjâj, pieuse et incapable d'un mensonge s'il faut en croire Marwân al Rachti qui avait marié sa cadette 'Alia bint Maryam. »

D'après Karim Abû Bâkir d'Alexandrie, Bashshâr al Halabi poursuivit ainsi sa leçon : or c'était sur la foi des témoignages concordants de Khalîl Ibn Asad et de Hâshem Ibn Abî Waqqâs qu'avait été condamné pour hérésie et impiété Ibn Hajjâj al Bagdadi. À juste titre, car il était bien a priori l'auteur du vers incriminé, mais *allahu a'lam*. En revanche, si sa mort et donc sa culpabilité (car le juge était juste) sont attestées par son corps étendu depuis des générations dans la tombe, il ne convient pas de le maudire, puisque les années ont révélé qu'un des témoignages provenait d'une femme, et était en conséquence sujet à caution. Ibn Hajjâj a donc été condamné et parfaitement exécuté, c'est certain, mais il faut être prudent au moment de le maudire, car au fond le doute sur l'authenticité de l'origine de l'accusation est aujourd'hui permis. » »

Ainsi, poursuivait mon maître Salim Abû Bachir le Grenadin, une seule chose peut-être est certaine : ce récit, que Abd el Rahman as-Siqili l'inculte affirme avoir entendu de la bouche même de son père le vénérable ivrogne Hasan Ibn Rashid, ce récit provenant de Mansour al-Idrissi l'obtus, fils du bègue Mohsen le Dahhâk, que son géniteur, Abû Mohsen la risée de Constantine, relatait avoir surpris, au cours de ses voyages, au fin fond d'un marché puant de Cyrtha de Barbarie, cette conversation ayant trait aux temps déjà anciens de Saladin Ayyûb le conquérant de la Sainte Jérusalem, que Dieu le garde, entre le Hajj el Faqih Abdallah al-Shâmi le bigleux et Fâris Ibn Ahmad al Trabulsi le diminué, où Al Trabulsi, l'homme hors d'haleine, aux yeux exorbités, était à deux doigts de défaillir et prêt à s'arracher les vêtements en signe de deuil et de contrition, ce récit est cousu de fil blanc. »

Mais, demanda-t-on alors à Abû Firâs, dans ce village perdu du Khuzestân : cette histoire ne nous dit pas d'où tu viens ni qui tu es en réalité ! Ce à quoi Abû Firâs répondit : « - Avez-vous compris cette anecdote ? – Non, avoua la foule. – Comment pouvez-vous prétendre savoir d'où je viens et qui je suis, si vous comprenez à peine ce que je vous raconte, bande d'ignares ? J'ai la même origine douteuse que le vers obscène d'Ibn Hajjâj, je ne suis que ce qu'on dit, et pour ce que j'en sais, rien d'autre que des paroles en l'air. »

Abû Firâs fut donc immédiatement lynché pour son insolence, et, une fois bien mort et silencieux, on l'enterra, avec cette épitaphe gravée sur sa tombe:

Ci-gît Abû Firâs le sage

Dont on ne comprit des voyages

Que leur étrange obstination

Et leur dernière destination. »

Merci.